

JOURNÉE DE PRINTEMPS

La Journée de printemps d'ATLAS s'est tenue le samedi 9 juin 2001 à l'Institut culturel italien, rue de Varenne à Paris. Elle était dédiée à la mémoire de Yusuf Vrioni, traducteur d'albanais, prix Halpérine-Kaminsky Consécration, ami fidèle des Assises et citoyen d'honneur de la ville d'Arles. Après une présentation du thème retenu cette année, « Le corps d'une langue à l'autre », par Marie-Claire Pasquier, les participants se sont répartis entre les différents ateliers : allemand avec Jürgen Ritte, anglais avec Suzanne Mayoux, espagnol avec Françoise Thanas et russe avec Hélène Henry.

L'après-midi, les participants ont eu le choix entre un atelier d'anglais avec Rémy Lambrechts, d'italien avec Alain Sarrabayrouse, d'écriture avec Michel Volkovitch et une formule nouvelle proposée par Jean-Baptiste Coursaud, Laurence Kiefé et François Mathieu : un atelier transversal centré autour de la littérature pour la jeunesse et couvrant trois langues, le norvégien, l'anglais et l'allemand. En fin de journée, avant le cocktail dans les jardins, une séance plénière, animée par Marie-Claire Pasquier, a dressé un bilan de ces ateliers.

Rémy Lambrechts

Entrailles et ferraille

Quand la thématique « Traduire le corps » a été retenue pour cette Journée de printemps, j'ai immédiatement pensé à ce roman d'Alexander Stuart, *The War Zone* (traduction française : *Zone dangereuse*, Balland, 1992), où le corps est omniprésent. Le narrateur y est un jeune adolescent confronté à une double paire de corps problématiques, ceux de son père et de sa sœur aînée, dont il découvre la relation incestueuse, ceux de sa mère et d'un petit dernier qui naît au même moment.

Mais, quand il faut choisir un extrait, patatras : les corps, leur perception, leurs contacts, leurs excréments, etc., étaient bien omniprésents, mais diffusément, en réseau à travers l'ensemble du texte, sauf dans quelques passages difficilement soutenables, que je ne pouvais décentement pas proposer aux participants. En même temps, ce n'était pas vraiment une surprise, car, en dehors de problèmes techniques ponctuels, la plupart des questions spécifiques à la traduction se posent au niveau du texte dans sa globalité et sont donc difficilement saisissables dans un court extrait.

J'ai donc proposé à l'atelier de déplacer (légèrement) la thématique de « traduire le corps » à « “corporer” la traduction » ; soit : le/la traducteur/trice a un corps sensible, une expérience, une mémoire, un imaginaire de son corps, des corps, et notre ambition sera alors de repérer où et comment cette corporéité du traducteur intervient dans la traduction.

Pour cela, on peut imaginer un traducteur paraplégique, aveugle, sourd et tout le reste – mais parfaitement informé des langues et de la chose littéraire. Cela existe, sous une forme rudimentaire : ça s'appelle un logiciel de traduction automatique. On se représentera donc un logiciel de traduction

idéal, ayant une connaissance aussi fouillée qu'on le souhaite des langues et des littératures, et on examinera sur l'extrait proposé en quoi cette absence de toute perception sensible peut faire obstacle à la traduction.

C'est une problématique qui peut paraître un peu réactionnaire, quittant les rives de l'intertextualité éthérée pour sombrer dans la balourdise de la réalité comme arbitre de la fidélité en traduction. Mais, tout bêtement, le corps ne dit pas le vrai. En outre, une part de sa mémoire est elle aussi médiante, issue de récits, d'évocations, de lectures, comme en témoigne le fait qu'il n'est pas nécessaire d'avoir vécu les choses de première main pour les écrire ou les traduire. Mais l'imaginaire que nous avons des gestes, des bruits, des odeurs liés à telle activité ou situation, qui nous permet de les restituer, s'échafaude à partir d'un répertoire de gestes, de bruits et d'odeurs bel et bien vécus. Et les impressions tirées de la fiction ne laissent sans doute pas une trace purement verbale mais se rattachent à l'expérience physique.

En pratique, faute de directivité de la part de l'animateur, l'atelier s'est très largement écarté de ce programme idéal pour suivre un cours plus routinier, mais il est tout de même apparu que, pour n'aborder qu'un aspect de l'extrait examiné, les impressions suscitées par la moiteur d'une nuit d'été extrêmement lourde et le déferlement d'images plus ou moins hallucinées qu'elle suscitait chez le narrateur pouvaient difficilement être saisis sur un mode purement verbal et que leur restitution en français demandait une sorte de mime intérieur puisant dans la mémoire propre du corps*.

La morale heureuse de l'histoire est que, comme on s'en doutait un peu, les machines ne sont pas près de pouvoir traduire une perception subjective du monde.

(*) Par exemple : « *The heat has laid its fat palm over the countryside, smothering us all, making us struggle to break through, to get at the oxygen we know is up there somewhere, but it's not. Behind the heat, riding its back, is a threat, a rawness, a great maw of savage breath and glinting teeth. There is a monster out there tonight, and it's us.* »